**Quelques réflexions**

**sur la liturgie des défunts célébrée le lundi 11 décembre 2017 par monseigneur Nestor de Chersonèse**

**à la mémoire de**

**Léonide Ouspensky**

**pour le 30ième anniversaire de son rappel à Dieu**

 Lors de la liturgie des défunts célébrée le lundi 11 décembre 2017pour le 30ième anniversaire du rappel à Dieu de Léonide Alexandrovitch Ouspensky, certains éléments apparemment fortuits ont contribué à ajouter une signification particulière à l'évènement, déjà riche de la personnalité de celui qui était commémoré. Ce sont d'une part le Saint fêté dans le Ménée du jour ainsi que la lecture évangélique appropriée prescrite par le Typikon.

1

 Lydia Alexandrovna, l'épouse d'Ouspensky, affirmait qu'il était mort dans la nuit du 11 au 12 décembre avant minuit. Hormis les différences de fuseau horaire, la date du 11 est donc incontestable et cela, pour la raison suivante également. L'office du 11 décembre**/**28 novembre (ancien style) est consacré à la mémoire du Saint Moine Martyr et Confesseur des Saintes Icônes, Etienne le Jeune (ou Stéphane le Nouveau, selon les traductions), martyrisé en novembre 765, après de longues épreuves, par les sbires de l'empereur iconoclaste Constantin V (dit Copronyme pour avoir souillé l'eau de son baptême), sbires analogues aux fameux Opritchniks d'Yvan le Terrible et cela, naturellement, sans ordre formel mais par l'effet d'un zèle bien récompensé[[1]](#footnote-1).

 Les persécutions endurées par saint Etienne sont significatives du caractère très particulier de l'hérésie iconoclaste: on persécutait ceux qui défendaient et vénéraient les icônes, certes, mais aussi toute manifestation de piété et de consécration spirituelle à Dieu comme, par exemple, l'assistance jugée trop assidue des laïcs aux offices de l'Eglise, le jeûne ou le port de la barbe. Ainsi, la cause essentielle de l'enlèvement du grand ascète, de ses divers emprisonnements, puis de sa mort, est la persuasion exercée par le Saint sur deux jeunes courtisans, proches de l'empereur qui voulaient renoncer au monde pour devenir moines, afin qu'ils s'éloignent de l'empereur et de la cour. Certes la haine du Copronyme à l'égard de saint Etienne s'expliquait par l'opposition de ce dernier à l'iconoclasme ainsi qu'aux théories personnelles de l'empereur, mais la question doctrinale focalisait tous les aspects de la vie traditionnelle de l'Eglise et l'indépendance des chrétiens vis à vis de toute loi terrestre, même vis à vis du pouvoir impérial, la liberté absolue accordée par l'Esprit Saint à Ses serviteurs[[2]](#footnote-2). La vénération des icônes était équivalente à "la vie selon la piété", dans son ensemble, pour reprendre l'expression de saint Basile le Grand.

 Ainsi, le Concile qui rétablit les Saintes Icônes, en 843, en prononçant les anathèmes contre toutes les hérésies qui avaient jusque là divisé l'Eglise, faisait de la vénération de l'Icône comme une concrétisation ou un résumé de toute la doctrine orthodoxe, dans tous ses aspects dogmatiques et spirituels - aspects sans lesquels, en retour, la peinture, la compréhension des icônes et leur vénération est impossible. L'Icône était ainsi et demeure placée au centre de la théologie de l'Eglise et considérée comme le critère le plus global et le plus radical de l'Orthodoxie.

 La coïncidence du rappel à Dieu d'Ouspensky avec le jour du martyre de saint Etienne est donc pleine de sens. La Providence n'a pas rappelé le grand théologien de l'icône le jour de saint Jean Damascène, fêté quelques jours plus tard, le 4/17 décembre, ou de saint Théodore Stoudite, ou de saint Nicéphore de Constantinople - comme si la Théologie d'Ouspensky n'avait nul besoin d'être rehaussée ni sa grandeur démontrée aux yeux des fidèles, suffisamment puissante par elle-même pour le placer au rang des grands défenseurs des Images. Mais c'est ainsi la "vie selon la piété" qui est ainsi mise en avant, par cette coïncidence, c'est-à-dire l'ethos orthodoxe dans toute sa profondeur.

 La personnalité de saint Etienne le jeune nous rappelle en effet certains aspects de la vie d'Ouspensky auxquels on pourrait ne pas prêter attention: sa très profonde ascèse et la souffrance causée par le témoignage pour la Vérité. Certes Ouspensky est mort chez lui, honoré par beaucoup et dans un grand âge. On peut aussi remarquer que ce n'était pas un moine mais qu'il vivait auprès de son épouse depuis plus de quarante ans. Et pourtant, c'est lui qui écrit ces mots:

 "Pour un iconographe authentique la création est une voie d'ascèse et de prière, c'est-à- dire *une voie essentiellement monastique[[3]](#footnote-3).*"

Bien qu'extrêmement calme et parfaitement maître de lui-même, on peut même dire impassible, ce calme cachait quelque part un bouillonnement. A ses élèves ainsi qu'à ceux qui l'ont connu, il donnait le sentiment d'être absolument détaché de ce monde, tout à fait abandonné dans les mains de la Providence. La qualité particulière de sa concentration, de son calme et de son silence témoignait de l'incarnation (au sens spirituel que peut recevoir ce terme) de tout son être. Parfaitement recueilli, mais sans tension, comme "à demeure" à l'intérieur de lui-même, il était sur la terre comme une pierre posée sur le fond de l'eau, inamovible, comme s'il n'était ni possible ni souhaité de descendre plus bas. Nulle trace, en lui, ni velléité d'être ailleurs ou autrement que là où l'avait placé la Volonté Divine. Mais on pouvait aussi percevoir une grande souffrance, hanté qu'il était par les souvenirs de la guerre civile à laquelle il avait participé comme tout jeune soldat - ce qui apparut de manière plus manifeste juste avant sa mort.

 En effet, Lydia Alexandrovna confiait qu'Ouspensky, déjà tombé dans un demi coma les quelques jours qui précédèrent son départ de ce monde, "se battit longtemps contre des ennemis invisibles", selon ses paroles exactes. Cette violente agitation prit fin quand il eut reçu la Communion et il quitta ce monde sans trouble. Mais c'est au cours de ces derniers jours, dans un bref moment de lucidité, qu'il confia à Lydia l'un de ses pires souvenirs : "comment, devant ses yeux, un homme vivant, désarmé, avait été sabré. Au début, ce malheureux criait : « Frères, frères, qu'est-ce que vous faites, frères ?.. » Puis, il râlait seulement, il est tombé et s'est tordu encore longtemps, jusqu'à ce qu'il ait été découpé comme de la viande"[[4]](#footnote-4).

 Et ce souvenir n'était certainement pas le seul.

 On se souvient de saint Moïse le brigand, non seulement repenti mais devenu père spirituel au désert d'Egypte et qui avait obtenu une pleine réconciliation avec Dieu. Lui qui avait attenté jadis à la vie de ses prochains, attendait *avec soif* de périr lui aussi par le glaive, ce qui se produisit lors d'une razzia de barbares Maziques[[5]](#footnote-5).

 Ainsi le martyre du saint Apôtre Paul, décapité sous Néron, semble-t-il plus léger comparativement à la mort subie par d'autres Apôtres et Martyrs. Cependant, la souffrance et le repentir d'avoir persécuté l'Eglise étaient tels qu'ils représentaient déjà un martyre journalier, un martyre de la conscience analogue à celui des moines, au moins égal devant le Seigneur au martyre physique. On se souvient du tropaire chanté lors de la fête des saints Apôtres Coryphées : "*Toi, Seigneur, qui as accueilli leur souffrance et leur mort plus que l'offrande des prémisses de la terre* (en l'occurrence les Eglises nouvellement fondées!) "... Or on se souvient qu'Ouspensky, *lui aussi,* avait persécuté l'Eglise dans ses jeunes années. Il avait même projeté, avec ses camarades du lycée de Zadonsk, une profanation des reliques de saint Tikhon, acte auquel il fut miraculeusement soustrait.

 Si l'on compare sa peinture et sa doctrine à celle de son ami et collaborateur le moine Grégoire (Kroug), Ouspensky donne parfois l'impression d'une âme "brûlée au fer rouge"[[6]](#footnote-6). C'est comme s'il avait lui-même subi le martyre dans sa chair, ou plutôt "dans la chair de son âme", certes *avant* de témoigner, mais malgré tout *à cause* de son témoignage futur. A l'appui de cette idée, viennent les différents accidents qui se produisirent pendant sa jeunesse, qui auraient pu le tuer ou l'empêcher de peindre et le faire taire définitivement, démontrant ainsi *d'avance* l'importance du témoignage *à venir*. Ainsi, avant même sa conversion, Ouspensky était qualifié par les jeunes peintres de l'Académie où il étudiait, de "personnalité lumineuse[[7]](#footnote-7)..."

 A l'appui de l'idée qu'une antériorité temporelle n'empêche pas une causalité directe, vient le témoignage du Sauveur Lui-même qui, *avant Sa passion*, alors qu'Il n'était pas encore monté sur la croix, pouvait dire " Prenez et mangez, *ceci est* *mon corps* [déjà] *rompu* *pour vous*, ... prenez, buvez, *ceci est* *mon sang* [déjà] *répandu* *pour vous* et pour plusieurs, en rémission des péchés[[8]](#footnote-8)." Le sacrifice était en effet déjà accompli dès Son Incarnation et sa Conception dans la chair; le Sauveur étant déjà, corps, âme et esprit, la Victime sacrifiée pour le salut du monde.

 Léonide Ouspensky était certainement l'exemple même de "la vie selon la piété", telle qu'elle est vécue par les chrétiens qui vivent dans le monde et servent l'Eglise même sous les persécuteurs.

2

 L'Evangile lu pendant la liturgie des défunts varie selon le jour de la semaine. Le 11 décembre étant un lundi, la lecture était le chapitre 5, versets 17 à 24 de l'*Evangile selon Saint Jean*:

 " (17) Mon Père agit jusqu'à présent; Moi aussi J'agis. (18) A cause de cela, les juifs cherchaient encore plus à Le faire mourir, non seulement parce qu'Il violait le sabbat, mais parce qu'Il appelait Dieu Son propre Père, Se faisant Lui-Même égal à Dieu. (19) *En vérité, en vérité, Je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de Lui-Même, Il ne fait que ce qu'Il voit faire au Père; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement.* (20) *Car le Père aime le Fils et Lui montre tout ce qu'Il fait;* et Il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement. (21) Car comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui Il veut. (22) Le Père ne juge personne mais Il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. (23) Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui L'a envoyé. (24) En vérité, en vérité, Je vous le dis, celui qui écoute Ma parole et qui croit à Celui qui M'a envoyé a la vie éternelle et ne vient point en jugement mais il est passé de la mort à la vie."

 Le Seigneur Jésus mentionne pour résultats de *la collaboration entre Lui et Son Père* les miracles, la résurrection des morts et la victoire de la vie sur la mort, effets de la puissance divine et manifestations de Sa divinité. Mais sans doute aussi de la même manière, la collaboration du Père concerne-t-elle les aspects humains de la vie du Dieu-homme et donc, en Lui, les autres aspects de la vie des hommes, du moins ceux qui relèvent de l'Image de Dieu. A ce sujet, l'archimandrite Sophrony (Sakharov), ami, peintre lui-même et pour lequel Ouspensky peignit les premières icônes du starets Silouane, dit ceci:

 "L'image de Dieu en l'homme a beaucoup de facettes. La puissance créatrice de l'homme en est un aspect, qui se manifeste dans les diverses sphères et les diverses branches de la culture : la civilisation, les arts, les sciences, etc. Cette puissance créatrice ne demeure pas ici, mais continue à transcender le visible et le temporel dans son effort pour atteindre l'origine de tout ce qui existe, Dieu le Créateur. Ayant au commencement créé l'homme sans la collaboration de l'homme, Dieu n'a jamais depuis lors fait quelque chose sans l'homme, sans sa coopération. (...) Quand je parlais avec le starets Silouane, je me concentrais naturellement sur la prière et la vie selon la volonté de Dieu, mais ma carrière antérieure m'inclinait naturellement à réfléchir sur le travail créateur en général et sur son sens. (...) Parler avec le Starets fixa mon attention sur la Personne du Christ : *comment agissait-il, Lui le Fils de l'Homme*? - "Le Fils ne peut rien faire de Lui-même qu'Il ne le voit faire au Père; ce que fait Celui-ci, le Fils le fait pareillement car le Père aime le Fils et Lui montre tout ce qu'Il fait[[9]](#footnote-9)." Mais le Fils Unique devint le Fils de l'Homme ; Il devint en toutes choses semblable à nous. C'est pourquoi tout ce qu'Il dit à propos du Fils de l'Homme, sur Lui-Même, peut s'appliquer à chacun d'entre nous. Et donc, puisque le Père nous aime, Il nous montrera toutes les choses qu'Il fait et comment Il les fait. Cela veut dire qu'en dernière analyse, *chacun de nous est appelé à la collaboration à l'acte créateur éternel du Père*.[[10]](#footnote-10)

 "C'est le propre de l'homme que d'aspirer à la perfection, de souhaiter entrer dans le courant vivant de la divine éternité, où le Christ-Homme a été le premier à pénétrer. Ainsi, quand il s'agit de travail créatif, dans sa recherche ultime, l'homme abandonne peu à peu tout ce qui est relatif et temporel afin d'atteindre la perfection éternelle. Assurément sur cette terre, la perfection n'est jamais absolue. Cependant *nous pouvons appeler parfaits ceux qui disent uniquement ce qui leur est donné par l'Esprit, à l'imitation du Christ qui a dit: "Je ne fais rien de Moi-Même, mais comme Mon Père Me l'a enseigné, Je dis ces choses*[[11]](#footnote-11)."

 Comment ceci ne concernerait-il pas l'icône qui, de la même manière que l'Ecriture Sainte transmet Sa parole par l'ouïe, par la vision, nous transmet Son Visage (зряк) et Sa Présence?

 Or tel est justement le sens des révélations qui ont conduit Ouspensky à l'icône en même temps qu'à la foi. Il raconta lui-même, au cours d'une conversation consacrée au chant liturgique, quelle fut la première étape de sa conversion : "Moi, je suis venu à l’iconographie par là, par le chant. Une fois, par hasard, je m’en fichais pas mal, j’étais incroyant complètement, j’entrai à l’église un soir, en passant, comme ça ; il y avait un très bon chœur rue Pétel (c’était bien avant la guerre) et le chœur chantait ces mélodies anciennes ; dans un coin juste en face de moi il y avait une icône, du XIXième siècle, mais une icône traditionnelle. Alors voilà, j’entends ce chant-là, je regarde l’icône, j’étais ahuri, complètement. Je vois tout à fait la même structure, les mêmes mouvements, les mêmes lignes ; cela m’a frappé terriblement. C’était épouvantable[[12]](#footnote-12)." Ce jour-là, il fut révélé à Ouspensky comment l'icône et le chant traditionnels avaient un même Auteur, procédaient d'une "même main" reconnaissable en l'une et l'autre œuvre, un Co-Auteur (le Créateur de l'Univers) qui collaborait avec chaque créateur humain. Un même Artiste était à l'œuvre et coopérait aux créations individuelles des croyants, qu'Il inspirait.

 Par la suite, lorsque, en compagnie de Kroug, il décida d'apprendre la technique de la tempéra, il fut en mesure de faire avec son ami le pari qu'il pouvait peindre une icône sans être croyant. L'extraordinaire est qu'il gagna son pari et peignit en quinze jours une icône de la Mère de Dieu. Pourquoi ne s'est-il pas alors heurté à une impossibilité mais au contraire a-t-il réussi? Ayant mené à bien ce travail et *grâce à cela*, il comprit qu'il avait commis un sacrilège - en ceci que, *par l'action même de peindre, il avait sollicité - et obtenu - la collaboration de Celui dont il niait par ailleurs l'existence.* Conscient d'avoir commis un blasphème, Ouspensky brûla l'icône. Cette expérience, confirmée par son intuition, le guide intérieur qui le conduisait vers une image conforme à la Volonté de Dieu - vers la recherche de la seule "beauté salvatrice", pour reprendre l'expression forgée plus tard par son ami Kroug - cette expérience demeura au fondement de l'activité créatrice ultérieure d'Ouspensky.

 Ainsi les icônes peintes par Ouspensky possèdent-elles cette force - divine en vérité - que le Créateur insuffle dans tout ce qui vient directement de Lui : *lorsque l'homme permet à Dieu de collaborer avec lui*. Paraphrasant les paroles de père Sophrony citées plus haut, nous "pouvons appeler parfaits ceux qui créent uniquement ce qui leur est donné par l'Esprit, à l'imitation du Christ"[[13]](#footnote-13).

 Aussi Léonide Ouspensky peut-il être appelé *parfait*, lui qui *ne peignit jamais que ce qui lui était donné par l'Esprit et acceptait le don, quel qu'il soit et comme il était*. Ses icônes ne procèdent pas en effet d'abord de l'art ni de la technique humaine ni même de la culture déchus mais sont - à l'image de la prédication de saint Paul, et "pour que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine[[14]](#footnote-14)" - "une démonstration d'Esprit et de puissance, afin que notre foi soit fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu[[15]](#footnote-15)".

1. La *Vie d'Etienne* *le Jeune* écrite par Etienne le diacre au début du IXième siècle, est la source principale des historiens sur le premier iconoclasme. Cf. l'édition de Marie-France Auzépy, Variorum, Center Ottoman and Modern Greek Studies, Volume 3, University of Birmingham, 1997.

 Cf. Saint Jean Chrysostome, *Sermons sur la Genèse*, PG 53, SC n°433, IV et V, pp. 218-270. Par exemple, p.237, commentant *Romains*, 13,3 et I *Timothée* 1,9: " Celui qui te regarde, voila ton juge. Si ta vie est droite, non seulement Il te regarde, mais Il te loue. Et pourquoi parler de la nécessité émanant des chefs, étant donné que for Byzantine, Ottoman and Modern Greek Studies, Volume 3, University of Birmingham, 1997. [↑](#footnote-ref-1)
2. Cf. Saint Jean Chrysostome, *Sermons sur la Genèse*, PG 53, SC n°433, IV et V, pp. 218-270. Par exemple, p.237, commentant *Romains*, 13,3 et I *Timothée* 1,9: " Celui qui te regarde, voila ton juge. Si ta vie est droite, non seulement Il te regarde, mais Il te loue. Et pourquoi parler de la nécessité émanant des chefs, étant donné que ceux qui s'attachent à la philosophie (=la vie chrétienne accomplie, particulièrement sous la forme de la vie monastique) s'élèvent eux-mêmes au dessus d'autres éléments supérieurs aux chefs? Car les lois sont les chefs des chefs. (=rappelons ici que le pouvoir impérial était conçu à Byzance comme "ennomos arkhè", c'est-à-dire soumis aux lois). Mais cependant, il n'a même pas besoin des lois, celui qui vit dans l'équité; écoute ce que dit Paul: "la loi n'est pas établie pour le juste". Or si la loi n'est pas établie pour lui, à plus forte raison, le chef n'est pas placé au dessus de lui." (IV, §2, lignes 176 à 187.) [↑](#footnote-ref-2)
3. Léonide Ouspensky, "Le sens et le langage des icônes", dans Vladimir Lossky et Léonide Ouspensky, *Le sens des icônes*, Paris 2007, p. 42. C'est nous qui soulignons. [↑](#footnote-ref-3)
4. Extrait d'une lettre de Lydia Ouspensky à Valery Sergueev, datée du 21 novembre 1998, la Maison Russe, Sainte-Geneviève-des-Bois (Archives Sergueev). [↑](#footnote-ref-4)
5. Pillards africains qui envahirent le Proche Orient de la fin du 4ème au début du 5ème siècle. Pour la vie de saint Moïse, cf. Pallade, *Histoire Lausiaque*, 19, collection Les Pères dans la foi, Paris, 1981, pp.73-76; *Sentences des pères du désert*, "Moïse", Série alphabétique, Solesmes, 1981, pp. 189-194. [↑](#footnote-ref-5)
6. Sans cependant qu'il soit tombé dans les actions négatives que pouvaient entrainer de telles blessures (cf. *I Timothée*, 4, 2.), ce qui ne fait que grandir la dimension spirituelle d'Ouspensky. [↑](#footnote-ref-6)
7. "Le séjour de Lenia (diminutif de Léonide) à l’académie de T. L. Tolstaya a été raconté par sa fille d’une façon amusée. Lenia y avait été surnommé « personne lumineuse » et on disait qu’il « se nourrissait des natures mortes » parce qu’il ne subsistait que de quelques sous." *Lettre de Lydia Ouspensky à Valéry Serguev*, datée du 9 septembre 1997, à Sainte Geneviève des Bois. [↑](#footnote-ref-7)
8. *St. Matthieu*, 26, 26. [↑](#footnote-ref-8)
9. *Saint Jean*, 5, 19 [↑](#footnote-ref-9)
10. C'est nous qui soulignons. [↑](#footnote-ref-10)
11. Archimandrite Sophrony, Préface à *Wisdom from Mount Athos*, traduit en français dans *Vie chrétienne et inspiration créatrice*, Buisson ardent, Cahier Saint Silouane l'Athonite, n°23, pp. 10-11. [↑](#footnote-ref-11)
12. Cf. "Une leçon de Léonide Ouspensky", in *La Théologie en couleurs, la fresque des fêtes en la cathédrale des Trois Saints Hiérarques à Paris*, Paris, 2007, p. 13-14. [↑](#footnote-ref-12)
13. Cf. note n°10. [↑](#footnote-ref-13)
14. I *Corinthiens*, 1, 17. [↑](#footnote-ref-14)
15. I *Corinthiens*, 2, 4-5. [↑](#footnote-ref-15)